

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 35

Artikel: Anecdote sur le maréchal Canrobert
Autor: Canrobert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196420>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nais que mes montagnes. Je suis réduit à éconter ceux qui ont vu du pays ; mais de ce qu'ils disent, je prends la précaution de rabattre toujours quelque chose. J'en agis ainsi depuis un jour que j'entendis un de nos braves qui avait fait la campagne d'Italie m'entretenir des nouvelles de ce pays. Il y avait vu, assurait-il, des courges grosses comme des maisons. — C'est extraordinaire, lui-dis-je, mais nous avons dans mon vallon des choses qui ne le sont pas moins. Voyez, par exemple, ce pont que nous allons passer ; il s'écroule chaque fois qu'un menteur y met le pied. — La rivière est-elle profonde ? demanda mon compagnon. — Assez pour s'y noyer. — Eh bien, évitons le pont, et continuons de suivre le rivage. » A ce mot, nouveaux éclats de rire de nos montagnards.

» Ils continuèrent ainsi de deviser jusque près de dix heures, et cherchèrent alors le repos, en se promettant de se mettre en route le lendemain à deux heures, afin de franchir les vallons des Cornes-de-Cerf et de Savigny, dans la nuit, et de tomber au point du jour sur les vignes de Lavaux. Encore quelques heures et vous les verrez arriver. »

» Quand le jeune homme eut dit, sans donner à nos gens le temps de la réflexion, je leur demandai s'ils étaient prêts à bien mener des mains ; je leur montrai que nous n'étions inférieurs aux Allemands que parce qu'ils étaient unis et que nous ne l'étions pas ; et, tout en leur tenant ce langage, je leur montrai la Tour de Gourze, où nos femmes et nos enfants attendaient leur sort, car les vieillards n'avaient pas voulu se séparer de nous ; puis je soulevai la sainte bannière, et tous m'ayant répondu par un grand cri, je les embusquai dans la forêt.

» Dans l'intervalle, notre troupe s'était accrue d'un bon nombre de vignerons, qui, ayant appris ce qui se passait, avaient gravi les monts, la plupart armés d'arquebuses, et venaient nous prêter main forte.

» Vers six heures, les Allemands arrivèrent, ne s'attendant à rien moins qu'à batailler. La danse commença. Un premier coup d'arquebuse atteignit le chef des ennemis, qui s'avancait à leur tête, sur un cheval de montagne, fier, et se donnant les airs d'un général. Il tomba raide mort. « Voilà, lui criâmes-nous, le pourboire que vous envoiâtes les vignerons. »

» A ce moment, le soleil commença à poindre sur les hautes Alpes. A la clarté de ses premières lueurs, nous nous élancâmes sur les montagnards, abasourdis de la mort de leur capitaine.

» Pénétrant par les sentiers de la forêt, nous les primes en face, en flanc et par les derrières : « Pour Dieu, nos femmes et nos enfants ! » criâmes-nous aux nôtres, en marchant en avant avec l'étendard. Les ennemis, après avoir reculé, tentèrent de faire résistance. Alors le sang coula largement. Plus d'un montagnard tomba sous nos coups. Les autres se furent mieux défendus s'ils eussent eu la conscience meilleure et s'ils eussent connu notre petit nombre. Quand nous les vîmes ployer, nous redoublâmes d'ardeur et remplîmes la forêt de nos cris, que répétèrent les échos. On eût dit l'orage quand il gronde autour des flancs d'une barque qu'il s'efforce d'engloutir. Enfin, les brigands s'ensuivirent et, quand le soleil acheva de se lever, nous étions les maîtres du terrain.

» Nous rentrâmes dans nos vallons, sous les plis du drapeau sanglant et déchiré que vous avez vu. Tel qu'il est, nous l'avons déposé dans notre chapelle, au milieu des lances teintes du sang de l'ennemi. Nous ne le voyons plus sans bénir Dieu qui, dans le péril, a armé nos mains et nous a donné la victoire sur ses ennemis et les nôtres¹.

¹ Dans ce qui est dit plus haut, de ces hordes allemandes qui vinrent par le Jorat, envahir le vignoble de Lavaux,

L'express de Genève.

Six mois après sa sortie du couvent des Oiseaux, Laure Berthold se maria avec l'architecte Lancrey. Sans enthousiasme, mais aussi sans résistance, la jeune fille avait donné son consentement.

Orpheline de bonne heure, sous la tutelle d'un vieil oncle morose, dont la compagnie forcée engendrait la mélancolie, elle n'avait vu dans son mariage avec l'ancien élève de l'Ecole des beaux-arts qu'une occasion favorable de fuir ce milieu terne, non exempt de tristesse, ni d'ennui.

Ludovic Lancrey, grand brun à la moustache en broussaille, aux dents blanches et aux lèvres rouges, ne lui déplaît pas certes pas ; mais, de son côté, nul aimant attractif et aucun trouble en présence de son fiancé.

Riches tous les deux, d'éducation parfaite, jeunes, ils entraient en ménage avec des éléments de bonheur, et cependant leur union ne fut pas heureuse.

Pas la moindre coquetterie de la part de la jeune femme, fort réservée de ton et de manières ; profond respect du nom de son mari, très correcte d'allures, incapable de flirtage et de la plus petite incartade, mais dignité froide, excluant forcément les expansions intimes et l'abandon.

Si la dot rondelette de l'orpheline avait été l'une des causes déterminantes de ce mariage, la beauté de la femme, sa distinction native, son esprit ouvert et cultivé, dès le début, produisirent une profonde impression sur le moral de l'architecte. Phénomène curieux, mais indéniable, moins elle se montrait sensible aux préférences de son mari, plus intense devenait l'affection de ce dernier. Par ses soins délicats, une tendresse raffinée, il s'efforçait en vain d'animer la statue, de conquérir l'épouse. Indifférente à ses avances, bien mieux, réfractaire, celle-ci demeurait passive et le cœur ne parlait pas.

Honnête femme dans la plus forte acceptation du mot, bonne et douce, la venue d'un bébé pouvait modifier le tiédeur de ses sentiments et leur imprimer une nouvelle direction. Pourquoi, de l'enfant, l'affection ne remonterait-elle pas jusqu'au père ?

Hélas ! cette secrète aspiration de l'époux disparut comme les autres à l'arrivée de la petite Juliette, blondinette charmante, blanche et rose, aux yeux couleur d'azur. Situation douloureuse pour un tel mari, insupportable pour sa nature aimante, aucun changement ne se produisit dans les glaciale allures de la femme !

Ce dernier espoir évanoui, l'architecte en conçut un tel chagrin que, de guerre lasse, il déserta le foyer conjugal pour chercher ailleurs des distractions plus en rapport avec son âme assoiffée de tendres effusions.

En semblable occurrence le gouffre se creuse chaque jour davantage et, sauf d'impérieux motifs de convenance ou d'intérêt, à bref délai une séparation s'impose.

Avec une certaine dignité, sans la moindre récrimination, d'ailleurs inutile, Ludovic Lancrey signifia un beau jour à sa femme qu'une telle vie lui était à charge ; puis, la sachant capable d'administrer elle-même sa fortune, il la lui restituâit en entier et, un matin, le cœur bien gros, après un baiser à sa fille, il quitta Paris pour se réfugier à Lyon chez sa mère.

Trois années s'écoulèrent sans relations entre les époux, autres qu'un banal échange de cartes à l'anniversaire de la naissance de Juliette, dont le père

je crois qu'il faut entendre par là les *Compagnons de joyeuse vie*, association de jeunes libertins qui se forma en Suisse après la guerre de Bourgogne.

On sait que le riche butin recueilli par les Suisses dans les camps bourguignons de Grandson et de Morat fut pour eux un appât qui servit à corrompre leurs meurs. Ils n'eurent, dès lors, d'autre ambition que celle de se procurer et de jouir des commodités de la vie. Ce fut alors que le luxe et ses superfluities commencèrent à s'introduire dans notre patrie et devinrent l'occasion de désordres politiques et moraux.

Les Compagnons de joyeuse vie, réunis dans la Suisse centrale, marchèrent sur Berne et Fribourg, pour demander compte à ces villes de la distribution du butin pris sur les Bourguignons et dont elles avaient gardé la majorité partie. De là, s'égayant et s'amusant, ils allèrent à Lausanne et Genève réclamer le paiement des contributions arriérées qui avaient été imposées par les Suisses à ces villes. Partout sur leur passage leur troupe s'augmentait de jeunes gens, amis de la joie. Ils ne faisaient cependant de mal à personne et payaient leurs dépenses.

Il se pourra toutefois que quelques-uns de cette bande s'en fussent détachés et eussent, en temps de vendange, été faire quelques dégâts dans le vignoble de Lavaux.

A. B.

avait fréquemment des nouvelles, à l'insu de sa femme, par un ami dévoué.

Un simple fait-divers modifia du tout au tout cette situation qui menaçait de s'éterniser.

Mme Lancrey lut un soir dans un journal :

« Encore un accident de chemin de fer. Hier, en gare d'Ambérieux, l'express de Genève, par suite d'un faux aiguillage, a été pris en écharpe par un train de marchandises. Résultat : vingt voyageurs blessés, sept morts, parmi lesquels un architecte de Lyon, M. Lancrey. »

A cette lecture, une pâleur mortelle envahit le visage de la jeune femme. Ses épaules, secouées comme par une rafale, furent agitées d'un tremblement nerveux et elle éclata en sanglots.

En proie à l'émotion la plus vive, cédant à l'élan de son cœur, elle prit une plume et adressa cette lettre à sa belle-mère :

« Pauvre chère madame,

» Mon journal m'apprend à l'instant l'épouvantable catastrophe. Par le prochain rapide, je cours à Lyon avec ma fille et nous arriverons chez vous demain matin.

» Ensemble nous suivrons le cercueil de Ludovic.

» Hélas ! en présence de cet horrible événement qui nous frappe tous également, j'éprouve une indescriptible peine et mon âme est remplie d'angoisses. Ne suis-je pas, en effet, un peu la cause indirecte de ce malheur ? Si Ludovic, las de ma froideur, involontaire pourtant, était resté près de moi, rien de tout cela ne serait advenu. A moi donc en remonte, en partie du moins, la responsabilité.

» D'une bonté à toute épreuve, affectueux et tendre, je lui dois les seuls jours de bonheur de ma vie. Ah ! depuis son départ, bien des fois, j'ai été sur le point d'aller le rejoindre, de me jeter dans ses bras et de lui demander pardon.

» La solitude, conseillère désintéressée, remet souvent les choses à leur véritable point et, somme toute, je n'ai jamais eu aucun reproche à lui adresser. Ma nature peu expansive le froissait cruellement, et néanmoins il ne m'en a pas tenu rigueur. Déticile attention, en partant ne m'a-t-il pas laissé ma fille ?

» Depuis longtemps, je l'aime de toute mon âme, et, par fausse honte, je n'ai pas osé te lui avouer ! Que du moins, vous, maman, le sachiez et, je vous en conjure, demeurez désormais ensemble pour pâler constamment de lui. Je vous embrasse de tout cœur ; à demain matin.

» LAURE LANCRY. »

Sur le quai de la gare de Perrache, à l'heure indiquée, la belle-mère attendait sa bru. A la descente du wagon, elle la pressa sur son cœur et couvrit de baisers la petite Juliette. Puis, avec un bon sourire :

— Soyez forte, ma chère Laure, et modérez votre attendrissement... J'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer...

— Ludovic serait-il seulement blessé ? s'écria-t-elle, l'âme allégée ?

— Mieux que cela... en parfaite santé... et, regardez en face de vous... le voilà qui accourt.

Des larmes de joie plein les yeux, la jeune femme se précipita au-devant de son mari ; mais, sous le coup de si fortes émotions, elle perdit connaissance et tomba évanouie dans ses bras.

Une similitude de nom et de profession avait été la cause de l'erreur. Le malheureux architecte Lancrey, broyé dans le train à Ambérieux, n'était même pas parent du père de Juliette !

Depuis ce bienheureux jour, rien ne saurait peindre le bonheur du ménage. Très sérieusement épris l'un de l'autre, cherchant mutuellement à se complaire, Ludovic Lancrey et sa femme forment le groupe le plus-fortuné. Un second enfant, un garçon, René, est venu mettre le comble à leur félicité.

HANRI DATIN.

Ancedote sur le maréchal Canrobert.

A l'occasion de la prochaine inauguration d'un monument élevé à la mémoire du maréchal Canrobert, dans son pays natal, à Saint-Céré (Lot), on raconte de nombreuses particularités sur sa carrière militaire, entre autres plusieurs anecdotes. Nous empruntons la suivante au *Petit Parisien* :

C'était au camp de Châlons, où venait d'arriver l'empereur. Napoléon III voulait s'assurer par lui-même de l'effet de la fameuse jam-

bière de cuir jaune dont on voulait revêtir les mollets des voltigeurs. Il ordonna donc qu'une compagnie lui fût montrée en possession de cet ornement. On en fit la revue à la bonne franquette, le long des baraque. Le maréchal Canrobert accompagnait l'empereur. A un moment, tandis que Napoléon III était occupé à questionner un officier, le maréchal aperçut un voltigeur dont les guêtres étaient fort mal attachées. Il s'approcha de lui, releva le pantalon et vit que la jambière était bouclée au milieu du mollet lorsqu'elle eût dû l'être dessous. De plus, le caleçon, mal retenu, dépassait les limites normales.

— Comme te voilà « fagoté », toi ! dit le maréchal.

Et regardant en face le voltigeur, — un vieux briscard au teint bruni, à la figure énergique :

— Une autre fois, je t'enverrai ma bonne pour t'habiller ? ajouta-t-il.

— Oh ! ce n'est pas la peine, mon maréchal, répliqua le voltigeur : je la vois tous les soirs !

Tout le monde éclata de rire et Canrobert plus fort que tout le monde.

Mais, pinçant amicalement l'oreille du troupier, il eut le dernier mot :

— Si c'était vrai, coquin, tu ne le crierais pas si haut. En attendant, boucle un peu mieux tes guêtres et tâche de ne faire de l'esprit que quand tu auras bien fait ta toilette.

Tel était le soldat. L'homme ne fut pas moins aimable. Tous ceux qui l'ont connu dans l'intimité s'accordent à célébrer sa loyauté, sa rude franchise et son impeccable désintéressement.

Proverbes patois

sur le choix d'une femme.

« Les bons partis ne te manqueront pas, dit le père à son fils, en lui laissant entrevoir un bel héritage, car comme disent les filles de Chavornay, quand le pommé sont bin m'aoré, t'sont sein que sâi fauta dè lè grulâ.

» Mais il ne faut pas te marier en étourdi ; prends femme dans une famille honnête, car, dit-on à Lavaux, dè bon pllian plianta ta regne, dè bouna mare preinds la felhie.

» Et lors même qu'elle serait laide de visage, pourvu qu'elle soit brave fille, cela ne fera pas de tort à tes enfants ; car, disait la tante Judith, poueta tsatt' a bî menon.

» Si tu ne la prenais que parce qu'elle est belle, tu pourrais répondre à ceux qui t'en font compliment, comme à Château-d'Oex, lè on bâ lozé quèl'agace, mâ quand on la vâi ti lè dzo, l'ennouie.

» Elève tes enfants dans l'obéissance, car si tu leur mets la bride sur le col pour se conduire comme bon leur semblera, ils feront des sottises qui te coûteront cher. Et l'on te dira comme à Lutry, cor apri tou caion l'attaise est rotta ».

Caractère féminin.

Le caractère des femmes d'après leur... parapluie !

Un littérateur anglais, qui passe ses loisirs à étudier son prochain, prétend avoir découvert la manière de juger le caractère des femmes d'après la façon dont elles portent le parapluie ou l'ombrelle. Ne riez pas, le savant prétend qu'il a des preuves à l'appui de ses théories. Mais écoutez :

Une femme qui marche paisiblement, tenant son parapluie ouvert quand il a cessé de pleuvoir, est une bonne ménagère ou une jeune fille pleine de qualités domestiques, laborieuse et économique. La femme qui roule son parapluie humide est généralement une vieille fille. La femme qui ne roule jamais son pépin n'a pas d'ordre ; elle ne sera jamais riche, ou si elle l'est elle se ruinera : elle est orgueilleuse et

dépensièrre au-delà de ses moyens. Une femme qui laisse traîner son riflard a mauvaise langue et est envieuse. La fille de plaisir tient son parapluie par l'aiguille, le manche en l'air. Si vous voyez une femme porter son parapluie en lance de uhlân, immobile, c'est une personne intelligente. Une jeune fille qui balance son parapluie nonchalamment est une paresseuse, pas méchante, mais aimant à entendre dire du mal des autres. Enfin, jeunes gens, si vous rencontrez une jeune fille frappant, à chaque pas, le pavé, de son parapluie, soyez persuadés que c'est une perle, honnête, dévouée, aimante. Gantez-vous et demandez sa main... à moins que vous ne préfériez laisser un ami tenter l'expérience pour vérifier les théories de l'Anglais !

Règle pour mal éléver un enfant.

1^o Commencez par lui donner, tout petit, quoi que ce soit qu'il demande.

2^o Parlez, devant lui, de ses qualités incomparables.

3^o Dites, devant lui, qu'il vous est impossible de le corriger.

4^o Ne soyez pas d'accord, père et mère, en sa présence et à son sujet.

5^o Laissez-lui croire que son père n'est qu'un tyran, qui n'est bon qu'à le châtier.

6^o Que le père méprise la mère en sa présence.

7^o Ne faites pas attention aux amis qu'il fréquente.

8^o Laissez-lui lire tout ce qu'il voudra.

9^o Cherchez à gagner de l'argent pour lui sans lui donner de bons principes, et laissez-lui de la monnaie entre les mains.

10^o Laissez-le sans le surveiller durant les heures de récréation.

11^o Châtiez-le d'une petite sottise, et riez d'un de ses vices.

(Le Signal)

Onna débordonâie.

(Inédit.)

Dâo temps dè la fêta civiqua que sè fasâi la seconde demeindé dâo mât d'où, à l'honneur dè la revoluchon dè 45, tsâquè citoyen avâi lo drâi d'êre po avâi on prix. Clliâo prix, qu'êtont bailli pè lo gouvernément, étiont dâi bal-lès pices dè 20, dè 10 et dè 5 batz, totès battein-tès nâovès et fabrequâfes tot esprest, iô y avâi l'étiussion vaudois avoué « liberté patrie » et tsacon etâi fiai dè poâi ein reimportâ iena.

Adon, à na fêta civiqua dè Lasarraz, on coo dè pè Pompaplio que dévessâi teri, eimpougné on fusi et quand l'a z'u eincrossi, ne sè pas se l'avâi la gruleta ào se ne savâi pas meri; mâ tantiâ que tirè lo gatollion à l'avi que l'est ein jou, et rrrâo... on vâi founâ la terra dza à 20 pas.

— L'est manquâ ! l'est manquâ ! se firont lè z'autro, devant que lo dzingârè aussé foquattâ.

— Mè foto que sâi manquâ, repond cè dè Pompaplio, ein faseint son crâne, l'a adé fè onna bouna débordonâie ! C.-C. DÉNÉRÉAZ.

Ia meillâo mâison.

(Inédit.)

Dou bouébo sè contrepoinâvont po savâi quoui avâi la meillâo mâison

— La noutra, se fa ion dè leu, est bin dè pe bouna què la vôttra, kâ l'est tota couverâta ein tiola, que cein est bin dè pe solido què dâi z'achettâs, kâ cein ne pourâ pas et cein n'est pas asse dandzerâ po lo fû.

— Ne sè pas que te derè, repond l'autro, la noutra est ein tavelions, que cein est bin pe tsaud po l'hivai et que la grâla lâi pao rein, tandi qu'on iadzo lè tiolâs épélliâiâs, la pliodze lâi passâ coumeint dein on creblio.

— Eh bin, se lâo fâ on troisième, qu'arre-

vâvè, ne tsandsérâ pas avoué vo, kâ y'é oüi mon père que desâi à ma mère que la noutra étai tota couverâta d'hypothéqués, que cein est onco bin dè pe chouette ! C.-C. DÉNÉRÉAZ.

Le tour du lac pittoresque. — Sous ce titre, M. Jules Monod publie chez C.-F. Alioth, à Genève, un charmant volume renfermant d'abord la description du tour du lac ; puis une attrayante étude sur le Léman devant l'histoire et la science, le tout illustré de quinze gravures et accompagné d'une carte. Une élégante couverture complète un ensemble tout à fait réussi. Nous ne saurions trop recommander cette intéressante publication. — Prix, 1 fr.

Enigme.

Nous sommes deux frères jumeaux
Qu'une secrète antipathie
Force à demeurer dos à dos,
Sans nous être vus de la vie.
Même vertu, même défaut,
Même humeur en nous se décèle :
Quand je gèle, mon frère a chaud,
Lorsque j'ai chaud, mon frère gèle.
De bas en haut, de haut en bas,
Nous alternons dans notre route ;
Lorsqu'il y voit, je n'y vois pas,
Quand je vois clair, il n'y voit goutte.
Quoique nous soyons bien connus
Sur la terre et même sur l'onde,
Nul mortel ne peut, dans le monde,
Se vanter de nous avoir vus.

THÉÂTRE. — Tournée Baret. — On annonce pour jeudi, 2 septembre, une soirée théâtrale par la Tournée Ch. Baret, dont le programme, exécessivement alléchant, ne peut manquer de faire salle comble. M. Baret, qui a obtenu, à Paris, le plus grand succès, s'est adressé aux meilleurs poètes et chansonniers de Montmartre, pour composer un programme où la gâtel gauloise le dispute au bon goût littéraire.

Le rideau se lève sur le *Dîner de Pierrot*, charmante comédie en un acte et en vers de Bertrand Millavoye. Viennent ensuite *Les Fantaisies de la Butte*, comportant deux désolantes comédies et divers intermèdes.

Puis M. GRENET-DANCOURT, écrivain bien connu, interprète lui-même ses monologues, ajoutant ainsi un nouvel attrait à cette soirée qui se terminera par *Un client sérieux*, de Courteline, qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'un irrésistible éclat de rire. — C'est donc jeudi 2 septembre. Rideau à 8 1/2 h.

Boutades.

On lit dans un ancien manuscrit découvert dans un village du district de Cossionay :

Remido por tia lè pudzé.

Preni n'a livra dè taba maraco, sat oncè dè triacilio, on gran dè vert-dé-gris. Voigni lo tot pè lâ tsambra, lè pudzè que sont asse curieuse que lè fenné vont vouaiti cein que l'est, le nîcliont lo taba et ein éternueint le sè cassont la tita su lo pava.

Plusieurs individus avaient eu des difficultés avec un monsieur qui les avait profondément vexés. Ils se concertaient pour savoir quelles mesures ils devaient prendre à son égard. Après diverses propositions qui n'aboutirent pas, l'un d'eux s'écria :

— Savez-vous... j'ai notre affaire. Il faut lui écrire une lettre anonyme qui ne sera pas piquée des vers, on la signera tous et on la fera encore sur papier timbré, et puis voilà !

Une dame à laquelle son mari reprochait l'exagération de ses manches, en lui faisant observer qu'il était d'autant plus inutile de les avoir si larges qu'elle n'avait rien pour les remplir, lui fit cette question :

— Est-ce que vous remplissez votre chapeau haut de forme.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-H.-ward.